Document generated on 06/06/2025 5:03 a.m.

Anthropologie et Sociétés

L'art délicat d'une dissidence invisible

Paul Chamberland

Volume 9, Number 1, 1985

Utopies

URI: https://id.erudit.org/iderudit/006242ar
DOI: https://doi.org/10.7202/006242ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chamberland, P. (1985). L'art délicat d'une dissidence invisible. *Anthropologie et Sociétés*, *9*(1), 109–116. https://doi.org/10.7202/006242ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ART DÉLICAT D'UNE DISSIDENCE INVISIBLE

Paul Chamberland

Pratiquer un *ralenti*.

Moins à cause de la vitesse que de l'accumulation.

On nous *prévoit* toujours en train de sauter sur les occasions — ne rien manquer. « Quand je la vois je l'achète » assure un message de Loto-Québec. Même le gouvernement !

Le ralenti, pour ne pas céder à la constante salivation que sollicite l'accumulation.

Qu'est-ce qu'on ressent dans le ralenti ? Qu'est-ce qu'on y découvre qui le désigne comme une pratique de la dissidence ? Le ralenti procure un soulagement : on est soulagé de ne plus éprouver de frustration d'avoir manqué quelque chose (nouvel objet, nouvelle expérience...). Soulagé d'avoir, pour soi-même, interrompu la demande provenue de l'accumulation, et de trouver le vide accueillant. Ralentir pour respirer : le vide appelle, libère le souffle. En rompant avec l'accumulation et l'accélération qui en procède, ce qu'on découvre, c'est la pente nécessaire de la dissidence.

On ne décide pas d'entrer en dissidence pour « continuer le combat » autrement. La dissidence commence avec le désinvestissement de la « réactivité » combattante, militante, contestataire. Elle se décide comme *écart*. Le ralenti se propose comme une pratique sensible de l'écart.

La loi de ce monde est celle de l'accumulation, et son procès celui de l'accélération : *productivité*. Une puissance qui sollicite, entraîne, et brise. Elle étend aveuglément, et en aveuglant, la violence de son emprise. Contrôler, c'est pour assouvir.

L'accumulation, ou la quantité déchaînée, sans contrainte, et imposant sa contrainte à tout. Une poussée aveugle d'augmentation, une avidité sans cesse aiguisée par ses successifs assouvissements, faisant masse, et asservissant par impérieuse attraction, tout ce qui peut concourir à la constante

augmentation de sa masse. Toujours plus puissante, capable de convertir en quantité et en rapports de quantité le temps, l'espace, les êtres, trouvant dans l'accélération le triomphe de sa poussée aveugle. Aveugle parce qu'elle ne connaît rien d'autre que la répétition de sa *visée*. Bouclée dans le retour du Même, ne rencontrant partout qu'elle-même, parce qu'elle fait de l'autre sa proie, comment pourrait-elle le *voir* ? Voir, c'est maintenir la distance où l'autre m'apparaît dans sa différence et m'avise, à son tour, de la mienne. La poussée d'accumulation ne voit que pour aussitôt *viser* ce qu'elle abolira en soi, annulant la distance le plus vite possible, la « brûlant ». Elle ne soutient la visée que pour faire cesser le voir, que pour (s') aveugler.

La poussée d'accumulation, *ce sont aussi des hommes, des groupes d'intérêts*. Mais ils ne savent pas ce qu'ils font, ils pensent à tout autre chose : au profit, à la puissance, au prestige. La productivité, la croissance ininterrompue, pour eux, c'est la condition de leur réussite, leur raison d'être. Et ils ont, pour la plupart, des sentiments tout à fait opposés aux forces qui se servent d'eux : ils aiment leurs enfants, ils prennent plaisir à des paysages intacts. Ils peuvent sincèrement déplorer que des millions d'enfants meurent de faim, que la faune et la flore se dégradent. Ce sont des aveugles. S'ils n'étaient pas aveugles, ils ne feraient pas ce qu'ils font.

Nietzsche parle de la nécessité du retardement, de l'ajournement. Il dit aussi, lorsqu'il distingue les deux chiens de feu, que les « grands événements », autour de quoi gravite le monde, sont entourés de silence. La pratique du ralenti rend *invisible*. L'invisibilité constitue la condition d'une sûre résistance à l'attraction du champ massif de l'accumulation : le dissident se rend invisible pour échapper à la visée d'accumulation.

Ralentir, pour ne plus aller dans le même sens que la masse accélérée, aveuglément conduite à son collapse par les technorégulateurs de l'avidité déchaînée. Ralentir, *c'est donc se déplacer*; détacher sa trajectoire du massif accéléré. Ralentir n'immobilise pas, il libère la vitesse. La liberté de mouvement est retrouvée. Ce qui soulage, dans le ralenti, c'est de contrôler sa propre vitesse, qui se laisse toujours en premier lieu reconnaître comme vitesse d'échappée.

Ralentir, se déplacer, décider de l'allure des déplacements. Savoir déjouer, dévier, décevoir la visée fascinante que tend à imposer à tous le train de l'accumulation. Savoir se soustraire aux « populations-cibles ». Pouvoir tromper les attentes socialement prévues, faire dévier les trajectoires de capture, désamorcer les offensives de charme, ne plus offrir de prise aux violentes sollicitations du ramener-au-même de l'accumulation.

Un exercice difficile, exigeant astuce et persévérance. La guerre a lieu dans nos réflexes. Je deviens un vivant laboratoire, ou un « centre d'intelligence métanoïaque ».

Le réseau *panoptique* de contrôle et de surveillance a prise dans la salivation des citoyens-consommateurs. Il y a une « technique » faite pour capter et modéliser la salivation, c'est la publicité médiatique. La publicité assure le contrôle par envoûtement. La visée publicitaire asservit les « cibles » en en faisant les complices « satisfaits » de leur propre captation.

Ça n'en reste pas à la quincaillerie du confort. Quelque chose comme le « développement personnel » ou l'« activité culturelle » a été incorporé à la sphère de la publicité/consommation médiatique. Plus rien ne semble devoir échapper à l'attraction de la sphère de l'accumulation, *y compris les catégories de la pensée et de la valeur*. Ainsi un ouvrage critique, produit comme livre, devient-il un objet de consommation « culturelle ». La sphère de l'accumulation forme, impose l'*évidence* indiscutée, indiscutable à partir de laquelle se pense et se vit l'anthrope contemporain. Elle est le mode selon lequel lui échoit le monde. Cette évidence (de l'accumulation, de la productivité, de la consommation médiatique) consacre, manifeste le succès total de la visée d'accumulation. « Évidence », c'est l'ordre du visible : le succès consiste dans l'annexion et l'assimilation de tout le visible – et, de là, son *évidement*. Le triomphalisme médiatique célèbre la complète mise en orbite du visible autour du massif accumulant; tout est résorbé dans l'évidence des besoins et de leur satisfaction.

Je désigne du coup la radicalité de la rupture, de l'écart engagé dans le *ralentir invisiblement*, qui décide de la dissidence. Pour se rendre invisible (échapper à la visée d'accumulation), il faut d'abord que cesse d'aller de soi ce qu'on entend par « besoins », « civilisation », « culture », « valeurs », « monde », « homme ». Le ralenti invisiblement s'effectue en tant que sortie hors de l'anthropologique, des conceptions anthropologiques. Vers le *non-humain*, donc. Vers l'énigmatique. Se trouve dès lors mis en question le fondement métaphysique de la visée d'accumulation : l'anthrope mesure et maître de toutes choses. Rien de moins que l'essence des Temps modernes. Telles sont l'ampleur et la radicalité du déplacement dissident.

Cet énigmatique désigne le lieu occulté, oublié d'où procède l'essence de l'homme, ou « radical anthropique », et le rapport de cette essence à l'Être.

Un dissider aussi radical est étranger à l'humeur affichée, véhémente d'un désaccord. Attitude réactive : la fascination persistante pour ce qu'on déclare refuser demeure décidément trop forte. On s'écarte à reculons, on présente encore son visage à ce qui n'a d'autre visée que de capturer. On ne doit pas méconnaître la force que tire l'emprise du même – de son évidence – de la turbulence réactive qu'elle induit. Elle absorbe ce qui apparemment s'en désaccorde pour le modéliser, fût-ce en contre-modèle. Le retentissement médiatique des attentats terroristes atteste le sérieux des puissances d'accumulation.

Tourner résolument le dos, c'est bien la façon conséquente d'opposer une irréversible fin de non-recevoir. La dissidence commence par-delà le désaccord achevé, déjà tourné vers autre chose. Le mot « désaccord » marque la trace de ce qui se dérompt et va disparaître. Dans cette direction-là, pour la visée d'accumulation et d'empire, ne subsiste, *visiblement*, que l'effet décevant d'une résistance non identifiée : apparemment du vent, de l'inoffensif. De l'invisible.

L'écart dissident est un revenir-à-soi. Mais cela reviendrait-il au simple fait d'avoir trouvé refuge ? L'invisibilité d'une cachette ! Se terrer chez soi, en soi, pourrait-il être pris pour une pratique dissidente ?

S'en tenir à la seule occupation de soi-même, le repli individualiste serait-il en désaccord avec l'état de choses prévalant à l'heure actuelle ? Assurément non. Le retrait compact de l'individu dans la sphère privée de ses besoins, de ses désirs est bien au contraire attendu par ce qui s'accumule. L'atomisation des rapports sociaux, la désocialisation contribue à la massification de ce qui s'accumule. L'indifférence grandissante entre les individus laisse toute latitude à la quantification, à la technorégulation de leurs rapports. L'effectuation du rapport sociétal, politique, la conduite de la « chose publique » est devenue une affaire de gestion et d'expertise. Selon cette conception, cette « vision du monde », à la notion, active, de « peuple » se substitue la notion, passive, de « population ». Le repli individualiste et la réduction de l'existence sociale des êtres à un pur caractère objectif, chosifié, à du quantitatif, sont rigoureusement réciproques; ils se nécessitent étroitement l'un l'autre. Le repli individualiste est tout à fait étranger au *choix* de la dissidence — étranger et réfractaire. *Subjectivisme et objectivisme, constituants solidaires d'un même état de choses.*

L'écart dissident se pose par rapport à l'individualisme moderne, et cela revient à rompre avec un général et profond consensus. Un exercice exigeant et ardu.

Le dissider se décide effectivement dès que, dans le retour à soi, on a rompu avec la « valeur » de la subjectivité individuelle, avec la revendication de l'égo, « problèmes personnels », opinions, vie privée. Là n'est que déréliction, étouffement en soi, séparation. On se pose réactivement c'est-à-dire en s'opposant à l'hyperréalité machinée du « système des objets ». Le refuge dans le privé est une simple réaction de défense égoïque. L'objectivité omniprésente subsiste. Le sujet la laisse subsister telle quelle au moment même où il s'en sépare. Elle subsiste : elle est tenue par le sujet comme le seul réel.

La subjectivité privée, séparative, oppositionnelle laisse subsister le réel-objectif en s'en séparant. Autrement dit, elle se dépouille de son rapport au réel *en tant que sens et vérité*. Oui, je sais, elle revendique comme « sa » réalité — celle du « vécu » — son chez-soi : désirs, fantasmes, rêves, aspira-

tions – son « développement personnel ». Mais elle n'y trouve, au bout du compte, aucune consistance : son « monde » fond comme de la neige.

La dissidence, c'est un séparer. D'avec le réel machiné, « objectif ». Serait-ce pour autant la revendication d'une subjectivité « libre », « personnelle » ? Existerait-elle par elle-même ? Serait-elle autosuffisante ? Qu'est-ce que cela voudrait dire ?

Le réel dont la subjectivité libre croit se séparer est perçu et ressenti comme *obstacle*. En somme, le rapport persiste, dans la contrainte et le conflit. L'assujettissement au réel-obstacle ruine la revendication d'autonomie, sans soulager de la douleur de la séparation.

C'est que la sphère des objets est faite pour la revendication de la subjectivité libre, égoïque et désirante. Elle l'attend, elle la cerne, la pré-*voit* et l'*avise* de toutes parts en produisant l'hallucination publicitaire, médiatique et marchande de la satisfaction des besoins, l'assouvissement des désirs. Elle attire et piège les « sujets désirants », elle se nourrit de leur avidité pour reproduire l'accumulation.

Mais l'hyperréalité machinée des objets s'impose à la subjectivité en parfaite indifférence par rapport au mouvement propre de la subjectivité. Elle ne s'y reconnaît pas. Pourquoi ? Parce que dans ce réel les autres subjectivités apparaissent elles-mêmes comme des objets. Elle-même se découvre un objet pour les autres et parmi les autres. Comme les autres, visés, piégés en vue du calcul, de l'évaluation, de la planification, de la sociorégulation technicisée fait pour assurer, maximiser, accélérer, accumuler en une masse la satisfaction des besoins, la gratification des désirs.

Traitée en objet, traitant les autres en objets, c'est la même chose. Et c'est aussi la fin du politique. Le peuple heureux et somnambule des messages publicitaires.

Va-t-elle, à la fin, découvrir que l'état de subjectivité « libre » a sa vérité, sa consistance, sa loi et son retour dans l'objectivité ? Le retour à soi n'est pas le refuge chez soi, dans la niche privée. Le *Soi*, ici, ne présente pas d'identité reconnaissable et appropriable; *il n'est pas une personne*. Il n'est personne. Ni sujet ni objet, il est l'énigmatique. Invisible pour les autres et obscur à soi-même. Le déplacement, l'allure nomade et dissidente est certes décidée dans l'intime, dans le « secret du cœur ». Mais cela, cette posture est *décentration* par rapport à la sphère de l'égoïté. Décentration recueillie dans l'invisible, l'énigmatique, hors de toute la rage d'accumulation générée par le cycle subjectif-objectif.

L'intime, ce n'est pas *un* moi. Mais il est *un en tout*. Et cet intime-un-en-tout se destine, sous l'énigmatique, comme champ d'attraction pour le dissident. Le désaccordement errant, vertigineux, invisibilisant, progresse au-devant d'un accord, d'une alliance.

On n'en trouve pas facilement les conditions ni les voies appropriées.

Dissider n'est pas combattre. Mais se soustraire. Ça demande de la ténacité, de la vigilance, de la ruse, toutes qualités qui sont celles d'un combattant. La force, le savoir-faire de combat sont saufs mais ne sont en rien engagés dans un lutter-contre.

Dans le retrait de tout combat, les vertus de combattant sont rendues invisibles. Le plus ardu, c'est de consentir à cette invisibilité. Pourquoi le plus ardu ? Parce qu'il faut se passer de la reconnaissance des autres. On en a un tel besoin. Dans le combat, les adversaires s'accordent reconnaissance l'un à l'autre. Quelle que soit l'ampleur de leur discorde, par en-dessous, et sans même avoir à y penser, ils s'accordent. Ils scellent dans la lutte leur accord, leur complicité de combattants, et chacun garantit ainsi fermement la satisfaction d'être reconnu par l'autre.

On peut se retirer du combat par fatigue, par lâcheté. Mais la trahison n'est pas la dissidence. Le simple abandon du champ de bataille ne guérit pas du désir, ainsi frustré, de la reconnaissance de l'autre. Le lâche, le traître va au malheur, il a laissé son cœur là où les combattants maintiennent fortement le champ de la reconnaissance réciproque.

Pratiquer la dissidence est un art délicat. Le dissident quitte la totalité du combat, il le récuse. Il reprend en lui et ailleurs l'intégrité de sa force. Il se déplace. Il migre vers un autre site. Qu'un tel site soit malaisé à discerner, à localiser, donc à atteindre, c'est incontestable. Seulement, il est de la nature de ce site d'avoir lieu, même malaisément et dans l'obscur, *en celui qui se déplace*. L'intégrité des forces, dégagées et recueillies, éprouvée dans le retrait et le ralenti, fait signe de l'appartenance réciproque de celui qui se déplace, invisible, et du site vers lequel il se met en chemin. Le cheminement, fermement engagé grâce à l'intégrité des forces, obéit, répond à une attraction. Le cheminement est *orienté*, malgré son progrès dans l'obscur et le malaisé. Pour celui qui s'y dédice, l'ardu et l'obscur découvrent la face tournée vers lui de ce qui, pour les autres, tous ceux qui s'affairent, est invisible.

L'obscuration n'est certainement pas un « accident de parcours » dans le chemin de la dissidence. Le chemin, tel qu'il va, va dans l'obscur. Et on ne peut pas s'habituer à ça. Pourtant on arrive à l'apprivoiser. Ou, plus précisément, à se laisser apprivoiser. Les yeux s'accomodent à l'obscurité.

Et c'est dans la nuit que scintillent, que reviennent les étoiles. Le retour au *Champ des étoiles*, « Compostelle ». C'est dire que l'attraction, l'*orientation* du cheminement est bien ce qui prend place avec l'obscuration. Ce ne sont pas là deux choses différentes. L'une ne va pas sans l'autre, l'une appelle l'autre. L'obscur est désiré, la difficile invisibilisation est voulue.

Le jour de l'hypervisible agitation contemporaine est *désorientation*. Et *désaimantation*. Le dissident s'assure de manière décisive de sa fuite aussitôt qu'il cesse de regretter un jour menteur. Il se passe allègrement de la reconnaissance des autres, de tous ces autres qui se bousculent dans le violent éclairage de la représentation médiatique. Allègrement, oui, même si apprendre à se passer de la reconnaissance des autres ne va pas sans détresse.

Je sais, l'amitié, la tendresse même n'est pas impossible dans le cheminement obscur de la dissidence. De compagnes, compagnons, de pair-e-s, qui soient visibles les uns pour les autres, dans la nuit. Seulement ce serait précipiter le cours de choses incertaines que de faire passer cet électif compagnonnage avant le retrait dans le silence et dans l'obscur. Une inévitable, nécessaire solitude, d'abord.

On ne peut pas se rendre invisible aux autres sans consentir à l'obscurité qui monte du plus intime. Échapper à l'affairement accéléré de l'accumulation, c'est perdre tout ce qui est ordinairement attribuable à soi en tant que « personnalité » et individualité socialement définie. Dans le retrait obscur qui m'invisibilise à moi-même – puisque c'est seulement ainsi que je suis rendu invisible aux autres –, je ne rencontre plus « personne ». Voilà exactement ce qui est énigmatique, cette *impersonnalité*. La solitude est ici le suspens du rapport à soi-pris-aux-autres.

L'épreuve de la décentration qui conduit à l'état d'impersonnalité exclut, en son recueillement décisif, l'appui de tout autre.

C'est dans la décentration apprivoisée que s'accroît l'attraction venue de l'énigmatique.

Je sais bien que le terme d'attraction, ou encore d'orientation, ajoute l'énigme à l'énigme.

Sur le point de terminer, je désespère d'arriver à un peu de clarification de manière à vous la proposer.

Le dissident tel que je le vois retrouve le chemin d'un accord avec l'universel – mais seul. Et cet universel se présente comme l'intime-en-tout. Qu'on ne voie là aucun panthéisme, fusion enthousiaste dans le grand Tout cosmique. L'intime-en-tout ne vient pas délivrer de la solitude, il en fait tout autre chose que l'état de séparation de la subjectivité malheureuse, « réactive ». C'est une appellation qui convient à cet éveil, éveil du Soi, qui ouvre la finitude à son essence, la transcendance : un transcender affranchi de tout arrière-monde. C'est tout de même ouverture à l'Autre, au radicalement autre.

Le sujet moderne s'est institué comme centre et mesure de toutes choses et il s'est trouvé pris à l'« enfer des choses ». Pris dans une volonté d'immanence, parfaitement conçue, contrôlée, régulée, mais qui équivaut à l'évacuation de la ressource, de la source de son être. L'anthrope ne croit plus rencontrer que lui-même et il ne rencontre plus personne. Je reprends ainsi, très succintement, une pensée de Heidegger.

Je termine sur l'obscur. Mais pas le noir de la mélancolie. Ralentir, décevoir, se rendre invisible, ça ressemble aussi à jouer un tour. « Jouer un tour à la folie » ?

Voici, j'imagine et je commence, avec compagnes et compagnons dissidents, un jeu, un grand jeu. Nous sommes vissés aux sources, si nous voulons — à la Grande Vivante. Et nous avons toute notre raison. Le gai savoir ne convient jamais mieux que dans l'état d'urgence. Je cherche un art du transcender. D'entre nous, le monde possible est proche. Ce possible, c'est guérir, réunir et, dans l'ultime horizon, glorifier.